

Les Abencérages, entre histoire et légende

Raúl González Arévalo

Dans l'Alhambra, le palais royal des émirs nasrides – souverains musulmans de Grenade au bas Moyen Âge –, près de la célèbre Cour des Lions, se trouve une salle dite « des Abencérages ». On peut y observer une fontaine avec des taches obscures. La tradition assure qu'il s'agit du sang des membres du célèbre lignage, exécutés sur ordre du sultan Abu al-Hassan Ali (1464-1482). Qui sont ces Abencérages et quelle est leur histoire ? Et comment sont-ils arrivés à occuper une position privilégiée dans l'imaginaire du premier romantisme français ?



La première page du livret de l'opéra d'Étienne de Jouy et Luigi Cherubini signale que « la scène se passe à Grenade, dans L'Alhambra (palais des rois maures), vers le milieu du xv^e siècle, sous le règne de Muley-Hassem ». Parmi les protagonistes du drame figurent Almanzor (général maure, de la tribu des Abencérages), Alémar (vizir de la tribu des Zégris), Kaled (officier maure, chef de la tribu des Zégris) et Noraïme (princesse royale). L'histoire narre les amours d'Almanzor et Noraïme (laquelle est également désirée par Alémar) et les efforts des Zégris pour anéantir leur ennemi. Sentiment et intrigues politiques, si chers à la sensibilité romantique du xix^e siècle, y sont relevés d'une touche d'orientalisme, car la Grenade musulmane incarne l'Orient en terre européenne. Cette image

s'adapte parfaitement aux nécessités du drame lyrique et au goût de l'époque, mais n'a pas beaucoup de lien avec la réalité historique telle qu'on la connaît aujourd'hui.

La première entorse faite par les auteurs du XIX^e siècle tient à la conception des Abencérages et des Zégris en tant que « tribus ». On rencontre effectivement ce type d'organisation sociale dans les territoires du premier Islam, notamment en péninsule ibérique. Cependant, vers le XV^e siècle, dans un royaume de Grenade en crise, ces anciennes formes communautaires subissent une désintégration importante. Il est également délicat d'envisager ces deux groupes comme des lignages de pouvoir au sein de l'émirat nasride. Les Zégris n'ont d'ailleurs jamais constitué une véritable lignée : zégri, du mot arabe *tagri*, ne signifie que « homme de la frontière ». En réalité, il s'agit d'un surnom que certains chefs maghrébins ont adopté, le plus connu étant Ahmad al-Tagri (« El Zegri » dans les chroniques chrétiennes), qui a joué un rôle décisif dans la défense finale de Malaga face à l'assaut castillan de 1487.

Toutefois, au cours des luttes civiles qui dévastent la Grenade du XV^e siècle, on peut effectivement distinguer deux factions, dont l'origine réside dans une conception différente de la légitimité du pouvoir politique. Ainsi, le côté Abencérage est composé par les Banu al-Sarray (Abencérages), les Banu Kumasha (Abencomixa) et les Banu Mufarriy (Monfaraches) ; tandis que le camp opposé, qui s'autoproclame « légitimiste », regroupe les Banu al-Amin (Alamines) et les Banu Bannigas (Venegas). Toutes ces familles partagent le même espace politique, économique et culturel : elles constituent une véritable aristocratie de service au cœur des centres de pouvoir de l'émirat nasride. Mais quelle était l'origine de leur affrontement ?

On peut constater la présence des membres du lignage des Banu al-Sarray (les « fils du sellier » en arabe) à Malaga pendant le règne de la dynastie Hammudi, qui a succédé à la dynastie Omeyyade de califes d'Al-Andalous au XI^e siècle. Au XIII^e siècle, alors que le sultanat nasride est déjà constitué, on les trouve à Almeria et à Grenade, tandis qu'au milieu du XIV^e siècle, on les rencontre à Ronda. Leur rôle politique ne s'est cepen-

dant développé dans la capitale nasride qu'au xv^e siècle, alors qu'ils exercent auparavant le rôle de chefs militaires dans les districts frontaliers du territoire. Leur essor coïncide à divers coups d'État provoqués par des membres de la dynastie nasride. Ainsi, après la mort de Yusuf II – empoisonné en 1392 –, son fils cadet, Muhammad VII (1392-1408), emprisonne son frère aîné, l'héritier légitime du trône, et ordonne l'exécution du vizir de son père, Ibn Zamrak. Sous son règne, les Abencérages commencent à s'immiscer dans la politique interne de l'émirat, même s'il serait plus exact de parler du pouvoir de certaines personnes ou familles plutôt que de celui du lignage tout entier.

Après l'assassinat de Muhammad VII en 1408 et une fois son héritier légitime privé du gouvernement, son frère Yusuf III monte sur le trône de l'Alhambra. Mort en 1417, il laisse pour successeur un enfant, Muhammad VIII, dit « le Petit » pour cette raison. Deux ans plus tard, en 1419, les Abencérages – avec Abu-l-Hayyay Yusuf ibn al-Sarray à leur tête –, provoquent un nouveau coup d'État en faveur du cousin de son père, Muhammad IX « le Gaucher » (*al-Aysar* en arabe), alors prisonnier à Salobreña. Quoique libéré et désigné nouvel émir, il ne peut entrer dans la capitale nasride. Les Abencérages s'ingénient pourtant à obtenir des *muftis* (les jurisconsultes qui interprétaient la loi musulmane) une *fatwa* (sentence juridique) déclarant illégitime le règne de Muhammad VIII parce qu'il est mineur. On emprisonne le jeune émir et son vizir est exécuté. Vu le rôle que les Abencérages ont joué dans son accession au pouvoir, il n'est pas étonnant d'apprendre que, sous le règne de Muhammad IX, certains membres de la lignée assument des responsabilités gouvernementales et jouent un rôle politique de premier plan.

Nous l'avons signalé précédemment, les Abencérages sont en réalité à la tête d'une faction qui regroupe plusieurs lignages, tandis que l'opposition en réunit d'autres, partisans d'une légitimité qu'ils estiment bafouée. Le conflit acharné entre les deux camps entraîne détronements, restaurations, rébellions et assassinats qui ont été interprétés comme la lutte entre deux conceptions du pouvoir : celle des Abencérages, cherchant à imposer un schéma politique fondé sur le respect de leur force militaire

et des privilèges de groupe, et celle des « légitimistes », souhaitant le respect de la loi et un équilibre entre les lignages vivant à la cour des Nasrides dans l'Alhambra.

Comme on peut l'imaginer facilement, la faction des Abencérages est devenue gênante pour les émirs qu'ils soutenaient, prisonniers en quelque sorte de leur appui et de leur pouvoir. Il n'est donc pas étonnant que l'émir Abu Nasr Sad (1454-1464) ait cherché une excuse pour se débarrasser de leur tutelle. L'occasion lui en est donnée avec l'incursion militaire du connétable Miguel Lucas de Iranzo, gouverneur de la cité de Jaén, à la frontière entre la Castille et Grenade. En 1462, il attaque la région du Cenete, dans le cœur de l'émirat, sans trouver de résistance. La population de la capitale nasride s'en insurge : elle paye des contributions très élevées – et illégales dans la doctrine islamique – pour assurer la défense du royaume. On soupçonne la faction des Abencérages de s'enrichir sans contrepartie. Le sultan Sad saisit donc cette opportunité et ordonne l'exécution du vizir Ali Surur Mufarray et du chef Yusuf ibn al-Sarray. Seule l'intervention de son fils et héritier, le prince Abu al-Hasan Ali, empêche un véritable massacre avec l'exécution projetée d'autres membres de leur parti. Cet épisode donne d'ailleurs naissance à la croyance populaire sur la tuerie des Abencérages, dont le sang se serait fixé sur la fontaine évoquée en introduction, donnant ainsi son nom à la salle de l'Alhambra depuis le XVI^e siècle, après la chute de la cité et la conquête chrétienne.

Les Abencérages fuient ensuite à Malaga, où ils organisent l'opposition au sultan Sad et appuient la proclamation de son cousin Yusuf V (qui avait déjà régné sur Grenade en 1445-1446). Ce dernier, au cours de son deuxième règne, parvient temporairement à s'emparer de Grenade, la capitale nasride. L'échec de son coup d'État et son décès l'année suivante n'arrêtent pas les aspirations des Abencérages. Henri IV de Castille profite du désordre et de la vacance du pouvoir pour conquérir Gibraltar et Archidona en 1462, ce qui provoque un grand malaise dans la population musulmane. Les actions de Sad pour restaurer un trésor royal anéanti offrent l'excuse suprême pour regrouper l'opposition autour du prince héritier, qui détrône son père avec l'appui des Abencérages. C'est ainsi

que Abu al-Hasan Ali devient émir de Grenade (1464-1483). Les chroniques chrétiennes le nomment Muley Hacén : le Muley-Hassem du livret de Jouy. Sous son règne, l'émirat nasride connaît un calme relatif, à peine interrompu par des révoltes locales, quelques fois encouragées par les Abencérages, telles que celle de 1470, qui s'achève avec l'exécution des rebelles. Enfin, les Abencérages aident le dernier souverain musulman de Grenade, Muhammad XI dit « Boabdil », à détrôner son père Abu al-Hasan Ali en 1483. Après la chute de l'émirat et la conquête chrétienne de 1492, leur nom entre dans la légende.



Voilà donc reconstruite la réalité historique des Abencérages et des Zégris qu'évoque l'opéra de Cherubini. On ne peut cependant identifier presque aucun personnage de l'intrigue en étudiant l'entourage de Muley Hacén. Le nom du protagoniste Almanzor – al-Mansur, « le conquérant » en arabe – renvoie au surnom du célèbre chef militaire et politique du x^e siècle, à l'époque où le Califat de Cordoue atteint son apogée – période au cours de laquelle se déroule un autre opéra français : *Le Tribut de Zamora* de Charles Gounod (1881). Quant à Alémar, le chef Zégri, son nom rappelle le surnom *al-Ahmar* (« le Rouge ») par lequel le fondateur de la dynastie nasride, Muhammad ibn Yusuf ibn Nasr (1194-1273), est désigné. Seul Gonzalve de Cordoue, le célèbre Grand Capitaine des Guerres d'Italie du début du xvi^e siècle, est un personnage réel, mais il joue un rôle secondaire – bien que décisif – dans l'intrigue. D'où vient alors cette histoire ?

La conquête chrétienne de l'émirat de Grenade suscite la nécessité, pour les conquérants castillans, de connaître la population vaincue, leurs coutumes et leur civilisation. De nombreux textes historiques et littéraires enrichissent alors la tradition des romances de frontière, qui laissent entrevoir une fascination pour l'ennemi musulman dès le bas Moyen Âge. Les allusions aux Abencérages n'y manquent pas. Les échos de leurs exécutions y prédisent la chute du sultanat comme une sorte de justice poétique avec une touche de tragédie, dont le protagoniste faisait figure de

héros sacrifié. L'Europe du Nord connaissait aussi le magnétisme de la Grenade nasride : le noble bourguignon Ghillebert de Lannoy, qui visita l'émirat en 1410, en a laissé des impressions très saisissantes.

Les spécialistes placent l'origine de la légende des Abencérages dans deux œuvres littéraires du XVI^e siècle espagnol. La première est un roman ayant pour héros un Abencérage. On connaît de ce texte plusieurs versions assez semblables et publiées en l'espace de quelques années. Elles proviennent probablement de la transmission orale d'un même sujet plus ancien. Le titre d'une de ces publications nous interpelle particulièrement : *El Abencerraje* (1565). Toutes les versions coïncident pour présenter un jeune seigneur Abencérage amoureux d'une belle dame qu'il souhaite épouser secrètement. Fait prisonnier par un noble castillan, il est ensuite remis en liberté en raison de sa noblesse d'âme : les Abencérages sont tous des chevaliers aux idéaux sublimes, modèles de courtisans fidèles à la couronne et à la loi islamique ; par conséquent injustement persécutés par des ennemis cruels et accusés à tort. Le processus d'idéalisation est limpide et trouve son expression la plus parfaite dans le chef-d'œuvre de Ginés Pérez de Hita, un romancier du royaume de Murcie – ancienne contrée frontalière de Grenade – qui a vécu entre 1544 et 1619. On retrouvera tous ces éléments dans la trame de l'opéra de Cherubini.

L'Histoire des partis des Zégris et des Abencérages, chevaliers maures de Grenade, dont la première partie fut publiée en 1595, a fixé dans le marbre l'image des Abencérages et les traits de leur légende. Le titre en lui-même annonce le fil conducteur de l'intrigue : une rivalité « chevaleresque » qui constitue une déformation indéniable de la réalité historique telle qu'on vient de l'exposer. On y apprend également les vertus et les défauts de chacun des clans : les Abencérages sont généreux et d'une ascendance glorieuse ; les Zégris ne manquent pas de courage, mais sont rongés par les tares morales, telles que l'envie et la jalousie. Maîtres de la ruse et de la calomnie, ils accusent l'Abencérage le plus riche et le plus puissant de déloyauté envers le roi de Grenade, et d'avoir séduit la reine (on note ici la christianisation du titre royal). Cette perfidie provoque l'exil des Abencérages, qui abjurent alors la foi musulmane pour embrasser le chris-

tianisme. Apparaît de manière sous-jacente, l'idée qu'il y aurait de bons et de mauvais musulmans. En dernier recours, les Abencérages seraient des « Maures espagnols », comme le démontreraient leurs vertus et leur capacité à parvenir à des accords avec les Chrétiens.

La légende des Abencérages connaît un grand succès dans l'Espagne des XVI^e et XVII^e siècles. Des écrivains tels que Lope de Vega s'en font l'écho. Aucun, cependant, ne porte ombrage au triomphe de Ginés Pérez de Hita, dont le roman fait l'objet de plusieurs rééditions jusqu'à dépasser la trentaine, même après la publication du *Don Quichotte* de Miguel de Cervantes (1605), qui ridiculisait pourtant les romans de chevalerie, dont nous oublions trop souvent cette variante « maure ».



Cette riche tradition littéraire n'est pas restée confinée aux limites de la péninsule ibérique. On la rencontre en effet dans plusieurs œuvres d'Europe occidentale à partir du XVI^e siècle. Sans aller trop loin, signalons qu'en France, dans le salon de la marquise de Rambouillet, Vincent Voiture – qui se faisait appeler *el Rey Chiquito* (« le petit roi », comme on surnommait Muhammad XI, dit *Boabdil*) –, promeut l'*Histoire d'Abindarraez et la belle Xarifa*, insérée dans le roman *Diane* de Jorge de Montemayor. Amateur des romans et romances morisques espagnols, Voiture encourage la publication du premier roman français d'inspiration hispano-musulman. Il s'agit de l'interminable *Almahide ou l'esclave reine* (1660-1663), œuvre de Georges de Scudéry. Quelques années plus tard, ce titre exerce une influence indéniable sur *Zayde, histoire espagnole* (1669-1671), sortie de la plume raffinée de la célèbre madame de La Fayette, qui préfigure déjà les traits du roman psychologique moderne qu'elle peaufinera dans *La Princesse de Clèves* (1678). Le protagoniste est un comte espagnol – un certain Gonsalve – amoureux d'une princesse musulmane, Zayde. Le roman de Ginés Pérez de Hita connaît une première traduction française en 1608, suivie d'une seconde en 1683 de la main de M^{lle} de la Roche Guilhen.

Tous ces écrits ouvrent le chemin qui conduit vers le roman historique français de tradition morisque le plus fameux : *Gonzalve de Cordoue ou Grenade reconquise. Précédé d'un Précis historique sur les Maures d'Espagne*. Il est publié en 1791 par Jean-Pierre Claris de Florian, un fabuliste originaire du Languedoc, dont l'intérêt pour le sujet peut s'expliquer par une mère espagnole. Prenant pour protagoniste don Gonzalo de Córdoba, l'un des capitaines les plus renommés de la guerre finale de conquête (1482-1492), il lui fait jouer des épisodes imaginaires, y compris l'histoire d'Abindarraez. Voici donc le point de rencontre définitive entre le chevalier castillan et nos Abencérages. Il s'agit également du point de départ du livret fourni par Étienne de Jouy à Luigi Cherubini pour son nouvel opéra lyrique.



Jusqu'à la publication de ce livre-disque, il manquait une étude détaillée sur la genèse et le sort des *Abencérages* de Cherubini. À l'exception de quelques mentions dans des écrits généralistes, on pouvait tout juste compter sur un article pionnier de Jean Mongrédien, « À la découverte des *Abencérages* de Luigi Cherubini (1813) », publié en 1986 et reproduit dans le présent ouvrage. Le musicologue s'y lamentait de la pauvreté des informations disponibles sur le sujet. Exception faite de quelques imprécisions sur la réalité historique du livret, qu'on a cherché à éclaircir ici, ses réflexions, pour provisoires qu'elles aient pu être alors, restent toujours un point de départ très utile.

Plusieurs documents conservés aux Archives nationales montrent qu'Étienne de Jouy et Cherubini ont commencé à collaborer à cet ouvrage dès 1810. Le jury de l'Opéra accepte à l'unanimité le sujet de la nouvelle partition, même si la censure impériale demande quelques corrections par rapport à l'œuvre originale de Ginés Pérez de Hita. Il faut par exemple supprimer toutes les références aux Espagnols : les souvenirs douloureux et l'actualité peu prometteuse de la guerre en Espagne (1808-1814), associés aux incidents politiques liés à la représentation de

Fernand Cortez de Spontini à l'Opéra (1809) imposent ces changements. Les « guerriers espagnols » sont transformés en « chevaliers chrétiens », même si, dans *Les Abencérages*, ils ne paraissent que dans la fête du premier acte et qu'on les mentionne simplement plus loin pour annoncer la victoire des musulmans, ce qu'Étienne de Jouy explique au secrétaire général de l'Opéra dans une lettre du 13 décembre 1812. Il est vrai qu'aujourd'hui on ne parle pas en ces termes : on parle des Castillans et des Aragonais, pas des Espagnols. Pourtant, lors de l'émergence de l'État moderne tel que nous le connaissons, avec l'identification et le développement des États-nations, les nationalismes occidentaux parlent d'Espagne et de la nation espagnole même pour la période médiévale, quoique la péninsule ibérique fût divisée en plusieurs royaumes : le royaume de Portugal, la Couronne de Castille, la Couronne d'Aragon, le royaume de Navarre et l'émirat nasride de Grenade, le dernier régime politique musulman sur le sol hispanique.

Un aspect que souligne Jean Mongrédien est la quasi-absence de conflits de race et de culture, qui auraient conféré un surplus d'intérêt pour le public des temps modernes. Chateaubriand l'a mieux compris dans ses *Aventures du dernier Abencérage*, écrites en 1807 mais publiées pour la première fois en 1826. Les protagonistes – le dernier Abencérage du titre et une noble chrétienne – y renoncent à leurs amours impossibles. Car impossibles auraient effectivement été des relations entre chrétiens et musulmans ibériques dans ce contexte historique. Au contraire, les rebondissements de l'intrigue, provoqués par la rupture des trêves, pour dramatiques et excessifs qu'ils puissent paraître, reflètent parfaitement les fluctuations de la vie à la frontière, possiblement bouleversée à n'importe quel moment. Mais, on le sait, les règles du drame lyrique ne correspondent pas souvent à la véracité scientifique du passé. D'ailleurs, certains « défauts » du livret jouent en faveur de la réalité historique de l'opéra. Et même si la présentation des « tribus » répond plus aux stéréotypes littéraires avec lesquels l'Espagne de l'époque et, par conséquent, la France regardent le passé islamique de Grenade, elle reflète efficacement le désordre politique et la lutte acharnée des factions rivales. Voilà pourquoi

le soutien de Gonzalve de Cordoue à son ami musulman ne doit pas nous étonner. On doit d'ailleurs se rappeler de l'amitié sincère qui unissait, au XIV^e siècle, Pierre I de Castille et Muhammad V de Grenade : ils s'entraidaient mutuellement dans leurs difficultés d'ordre interne.

En revanche, ne cherchons pas d'échos musulmans dans la musique de Cherubini : l'Alhambrisme lyrique n'est qu'une chimère existant uniquement dans les intrigues d'opéras qui se passent dans l'émirat de Grenade. On peut l'observer dans *Abenamet e Zoraida* de Nicolini (1805), *Zoraida di Granata* de Donizetti (1822/1824), *L'esule di Granata* de Meyerbeer (1822), *Alahor in Granata* de Donizetti (1826) ou *La conquista di Granata* d'Arrieta (1850), qui sont autant de variations sur un même sujet : l'œuvre de Florian, dont *Les Abencérages* d'Étienne de Jouy et Luigi Cherubini sont, sans conteste, l'aboutissement lyrique le plus accompli.



Esquisse du décor du 3^e acte des *Abencérages*.
Bibliothèque nationale de France, Paris.

Sketch for the set of Act Three of *Les Abencérages*.
Bibliothèque Nationale de France, Paris.